

# Les Communes : Hier et aujourd'hui

## Les orateurs

Aujourd'hui, nous avons l'habitude de voir les parlementaires à la télévision et nous pouvons juger par nous-mêmes de ce que, par le passé, il n'était donné qu'à quelques journalistes privilégiés de voir et de relater chaque jour. Dans les premières années qui ont suivi la Confédération, l'éloquence était un talent fort prisé, et ceux qui en étaient doués étaient assurés de retenir l'attention de la presse. Poses, maniérismes, expressions et marottes étaient décrits en détail aux lecteurs avides qui n'avaient pas d'autres moyens de se faire une idée de leurs hommes politiques. Le spirituel, l'ennuyeux, le prolix, le pompeux et l'éloquent — tous s'animaient sous des plumes habiles et colorées. Les peintures anecdotiques non seulement rendaient la lecture intéressante, mais révélaient certains traits de caractère des personnalités politiques de l'époque.

Thomas D'Arcy McGee, homme qualifié « d'étrange, même de laid », était réputé excellent orateur. Son atout principal était sa voix magnifique, qui pouvait être entendue sans difficulté dans tous les coins de la Chambre. « Son charme tenait davantage à sa physionomie qu'à ses traits. L'expression de son visage pouvait changer soudainement pour s'adapter aux propos qu'il était sur le point d'émettre », écrivait un rédacteur. Orateur généralement calme et digne, McGee possédait un vocabulaire étendu qu'il savait manier avec brio. Il s'amusait aussi

à caricaturer ses collègues et ses adversaires. Georges Étienne Cartier, qui était affublé d'une voix de stentor et qui se plaisait à chanter à des réunions d'amis, était décrit comme un chanteur d'opéra. John Sandfield Macdonald s'était vu surnommer « le violoneux » parce qu'il avait l'habitude de jouer du violon lors de réunions de tout genre dans sa circonscription. Christopher Dunkin, député rendu célèbre par son analyse article par article de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique et dont le discours avait duré deux jours, s'était mérité le sobriquet de « coupeur de cheveux en quatre », alors que l'amour bien connu de John A. Macdonald pour la dive bouteille lui avait valu celui de « bon vivant ».

Par ailleurs, Sir John A. n'était pas un orateur au sens généralement accepté du terme. Il parlait rapidement et il lui arrivait à l'occasion, lorsqu'il essayait de suivre le fil de ses idées, de bégayer. Parfois même, il ne terminait pas ses phrases. « Il parlait souvent les mains dans les poches » bien qu'il lui arrivât en des occasions importantes, pour faire ressortir un argument, d'ouvrir la main gauche et de la frapper avec l'index et le majeur de sa droite en suivant la cadence de sa voix. Il avait pour curieuse habitude :

... Lorsqu'il abordait un argument nouveau, de se croiser les bras, de bouger singulièrement la tête — un peu comme une pie, d'un côté, puis de l'autre — après quoi, une

fois lancé, il décroisait les bras et poursuivait comme si de rien n'était.

Ses discours étaient rarement très longs, peut-être une heure au plus, et il préférait « parler impromptu en adoptant le style de la semi-conversation cher à la Chambre des communes britannique ». Il consacrait peu de temps à la préparation de ses allocutions, préférant laisser à un adjoint le soin de dénicher les renseignements nécessaires qu'il passait rapidement en revue. « Alors, n'ayant souvent en main que quelques notes gribouillées au dos d'une enveloppe (qu'il avait d'ailleurs tendance à égarer), il prononçait son discours ... » Son sens de l'humour et son penchant incurable pour les calembours faisaient sa force. Il lui arriva, au cours d'un débat, de s'adresser en ces termes à un député de l'opposition : « Vous feriez mieux de traverser. » Ce à quoi l'autre répondit : « Nous ne sommes pas dans le même bateau. » « Non, de répliquer Sir John, ni ne ramons avec la même ardeur. »

Alexander Mackenzie, un « homme simple, franc et honnête », n'avait pas du tout d'éloquence. Il passait cependant pour l'un des intervenants les plus précis et les mieux informés de la Chambre. Selon un observateur :

Il n'une voix ni belle ni enchanteresse, ses gestes sont dénués d'intérêt, si ce n'est son étrange façon d'attraper ses lunettes par les deux bouts. Il a

parfois un accent très écossais, mais il s'exprime avec plus de précision qu'aucun autre homme qu'il m'a été donné d'entendre. Ses phrases sont en règle générale courtes, mais il s'embrouille parfois et mêle ses participes à un point tel qu'on ne peut s'empêcher de penser qu'il va se casser les reins. Mais non. Il s'en sort toujours élégamment et chaque phrase est tournée comme s'il lisait un manuscrit soigneusement révisé. Il est impossible de le prendre au piège. Alors qu'un grand nombre de députés se contentent d'à-peu-près et glissent une date ici et là, sans grand égard pour l'ordre chronologique, ce n'est jamais le cas de Mackenzie. Il est aussi précis qu'un livre et sa mémoire semble réagir aussi bien aux impressions reçues en Chambre qu'un papier à la presse typographique.

Edward Blake faisait partie d'une catégorie bien à part. Il prononçait des discours extrêmement longs, souvent inopportuns et ennuyait fréquemment son audience, parfois au point de l'endormir. Son collègue Sir Richard Cartwright se rappelle la fois où, au cours du procès de Louis Riel, Blake prononça un discours d'une durée de sept heures qui « finit par ressembler à un dédale de subtilités juridiques et de données sur des points de jurisprudence médicale qui ne pouvaient que l'amener à conclure qu'on ne disposait pas de preuves suffisantes pour déterminer si Riel était parfaitement responsable ou non ». Après son intervention, on affirma souvent que tout avait été dit sur le sujet. Pour les discours plus longs, il faisait abondamment usage de notes et de livres qui lui étaient tendus au besoin. Il parlait sans bouger, la main gauche dans sa poche. Habituellement calme et imperturbable, il avait la fâcheuse habitude des sarcasmes et des mépris qui n'épargnaient personne, et qui ont souvent enlevé tout poids

à des arguments autrement valables. Pourtant, la Chambre admirait son intelligence supérieure et s'y en remettait ; ses interventions plus courtes lui auront mérité plus de respect que ses discours solennels.

Sir Charles Tupper pourrait peut-être être qualifié d'orateur le plus partisan de la Chambre à ses origines. Comme Blake, il s'éternisait, mais sa voix retentissante lui conférait un avantage dans l'enceinte parfois



Thomas D'Arcy McGee

broyante de la Chambre. « Sa voix résonne dans la Chambre comme une cloche ; il étend le bras droit complètement et, le doigt pointé sur quelque adversaire, le visage animé de la plus grande intensité, sinon d'une grande passion, il affirme, dénonce, contredit, accuse, dans un torrent qui emporte tout sur son passage. » Ses longues déclamations en ont fait l'objet de plaisanteries. Après pareil effort par une chaude soirée, au cours de laquelle il avait consommé plusieurs verres d'eau, Joseph Howe, lui-même orateur éloquent, est réputé avoir dit « que jamais auparavant, il n'avait vu un moulin à vent alimenté à l'eau ». Laurier a dit un jour, qu'à eux deux, Macdonald et Tupper « avaient

piloté avec assez de succès le navire de l'État ; Sir John en tenait la barre et en était le cerveau alors que Sir Charles soufflait le vent dans les voiles ».

Toute rétrospective portant sur les grands orateurs du siècle dernier serait incomplète si elle ne faisait pas allusion à Laurier. Impeccablement vêtu, gentilhomme dans tous les sens du terme, il se tenait bien droit et, malgré une constitution généralement faible, réussissait à projeter « une voix riche et sonore, aux intonations aussi mélodieuses et variées que les fonds d'un instrument parfaitement accordé ». Ses discours duraient rarement plus d'une heure, mais ils figurent parmi les plus élégants et les plus émouvants jamais prononcés à la Chambre. Pour polir ses connaissances, il conservait un répertoire de locutions françaises et anglaises sous son bureau aux Communes et avait toujours une expression ou une citation à utiliser chaque fois qu'il prenait la parole. Il connaissait la Bible sur le bout des doigts et ponctuait fréquemment ses remarques d'extraits des Saintes Écritures. Laurier, comme Macdonald, ne rédigeait pas ses discours, mais contrairement à Sir John, il se documentait habituellement lui-même et préparait soigneusement les plus importants, et les mémorisait. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il se sentait chez lui à la Chambre où son érudition, « son jugement sensé et son argumentation mûrement réfléchie » étaient tout à son avantage.

Les innombrables vidéos archivistiques de nos orateurs actuels en traceront-ils un portrait aussi riche aux chercheurs de demain que celui que ces merveilleuses descriptions du 19<sup>e</sup> siècle nous ont laissé ... ?

Marc Bosc